

## MINIATURES DES MANUSCRITS

Les miniatures au commencement du moyen âge. — Les deux *Virgile* du Vatican. — Peinture des manuscrits sous Charlemagne et Louis le Débonnaire. — Tradition de l'art grec en Europe. — Décadence de la miniature au dixième siècle. — Naissance de l'art gothique. — Beau manuscrit du temps de saint Louis. — Les miniaturistes religieux et laïques. — La caricature et le grotesque. — Le camaïeu et la grisaille. — Les enlumineurs à la cour de France et chez les ducs de Bourgogne. — École de Jean Fouquet. — Miniaturistes italiens. — Giulio Clovio. — École française sous Louis XII.



COMME on peut l'affirmer, l'art d'orner de miniatures les manuscrits est presque contemporain de l'idée qui a fait réunir d'abord, sous la forme et sous le nom de *livre*, des traditions orales, des chroniques, des discours et des poésies. Notre intention n'est pas de remonter aux sources, aussi obscures que lointaines, de cet art, mais seulement de signaler quelles furent, pendant la durée du moyen âge, ses

principales phases de perfectionnement ou de décadence.

Les plus anciennes miniatures qu'on connaisse datent du commencement même de cette époque qu'on est convenu d'appeler le moyen âge, c'est-à-dire du troisième et du quatrième siècle. Ces peintures, dont il n'existe plus que deux ou trois spécimens dans les bibliothèques de l'Europe, offrent encore, dans leur correction et leur beauté magistrale, le grand caractère de l'art antique.



Les plus célèbres sont celles du *Virgile* conservé à la Bibliothèque du Vatican (fig. 351), manuscrit dès longtemps célèbre, parmi les savants, pour l'autorité de son texte.



Fig. 351. — Miniature extraite du *Virgile* de la Bibliothèque vaticane, à Rome (troisième ou quatrième siècle).

Un autre *Virgile*, plus jeune d'un siècle environ, et qui, avant d'avoir été offert au chef de la chrétienté, était un des plus beaux ornements de l'ancienne bibliothèque de l'abbaye de Saint-Denis en France, renferme des peintures non moins remarquables au point de vue du coloris, mais très-inférieures sous le rapport du dessin et du style des compositions. Ces deux



Fig. 352. — Majuscules peintes, tirées de manuscrits du huitième ou du neuvième siècle.

monuments incomparables peuvent à eux seuls servir à constater l'état de la peinture des manuscrits à l'origine du moyen âge.

Les sixième et septième siècles ne nous ont guère laissé de livres à miniatures; tout au plus peut-on signaler des lettres majuscules enjolivées par la

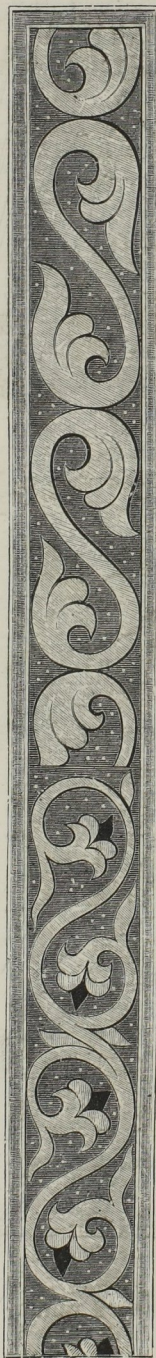


Fig. 353. — Bordure tirée d'un Évangélaire du huitième siècle. (Bibl. de Vienne, en Autriche.)

calligraphie. Au huitième siècle, au contraire, les ornements se multiplient, et quelques peintures assez élégantes peuvent être indiquées; c'est que, sous le règne de Charlemagne, un mouvement de rénovation se produisit dans les arts comme dans les lettres : l'écriture latine, qui était devenue illisible, se réforma, et la peinture des manuscrits essaya de se régler sur les beaux modèles de l'antiquité, qu'on possédait encore à cette époque (fig. 353).

Si l'on veut avoir une idée de la lourdeur, du caractère disgracieux de l'écriture et des ornements qui l'accompagnaient avant l'époque de Charlemagne, il suffira de jeter les yeux sur la figure 352. « Il était donc bien « temps, » dit M. Aimé Champollion-Figeac, « que la « salutaire influence exercée par l'illustre monarque se « fit sentir dans les arts aussi bien que dans les lettres. » Les premiers manuscrits qui paraissent constater ce progrès sont d'abord un *Sacramentaire*, dit de Gellone, dont les peintures allégoriques offrent un grand intérêt pour l'histoire de la symbolique chrétienne, et un *Évangélaire*, aujourd'hui conservé au Louvre, qu'on dit avoir appartenu au grand empereur lui-même, et dont nous reproduisons une des peintures (fig. 354). Nous pourrions citer, pour le neuvième siècle, plusieurs *Évangélaire*s, dont un donné par Louis le Débonnaire à l'abbaye Saint-Médard de Soissons, dans lequel se manifeste le style byzantin le plus pur; puis la *Bible*, dite de Metz, où se trouvent des peintures de grande dimension, qui se font remarquer par des personnages heureusement groupés et par la beauté des draperies. Une de ces miniatures excite un intérêt tout spécial, en cela que le roi David, qui s'y trouve représenté, n'est autre que la copie d'un Apollon antique, autour duquel l'artiste a personnifié le Courage, la Justice, la Prudence, etc.



Fig. 354. — Miniature de l'Évangélaire de Charlemagne. (Ms. de la Bibl. du Louvre.)

Mentionnons encore deux Bibles et un livre de prières, ce dernier renfermant un très-beau portrait du roi Charles le Chauve, auquel il a appartenu; enfin, deux livres vraiment dignes d'attention par la finesse et la facilité de



Fig. 355. — Bordure d'un *Lectionnaire* de la cathédrale de Metz (neuvième siècle).

leurs dessins au trait, par la pose et les draperies des personnages, rappelant celles des statues antiques : ce sont un *Térence*, conservé à la Bibliothèque impériale de Paris, sous le n° 7899, et un *Lectionnaire* de la cathédrale de Metz, auquel nous devons une bordure (fig. 355).

Pendant que chez nous l'art de peindre les manuscrits avait progressé au point de produire déjà de véritables modèles de délicatesse et de goût, l'Allemagne en était encore aux compositions les plus naïves, comme on le voit dans la *Paraphrase des Évangiles*, en langue théotisque (vieille langue tudesque), de la Bibliothèque de Vienne, en Autriche.

Les traditions artistiques des anciens, au neuvième siècle, nous sont attestées par les manuscrits de la Grèce chrétienne, dont la Bibliothèque impériale de Paris possède plusieurs magnifiques spécimens, à la tête desquels il faut citer les *Commentaires de Grégoire de Nazianze*, ornés d'un nombre infini de peintures, où tous les moyens de l'art antique ont été appliqués à la représentation des sujets chrétiens (fig. 356). Les têtes des personnages sont d'une admirable expression et du type le plus beau ; les tons des miniatures sont chauds et bien veloutés ; les costumes, les images d'édifices, d'objets usuels, présentent en outre un sujet très-intéressant d'étude. Malheureusement ces peintures ayant été exécutées sur un vélin recouvert d'un enduit très-friable qui s'est écaillé, on a le regret de voir un des plus précieux monuments de l'art grec chrétien dans un déplorable état de dégradation.

Le chef-d'œuvre du dixième siècle, qui est dû encore aux artistes de la Grèce, est un *Psautier avec commentaires*, appartenant aussi à la Bibliothèque impériale (mss. gr., n° 139), œuvre dans laquelle le miniaturiste

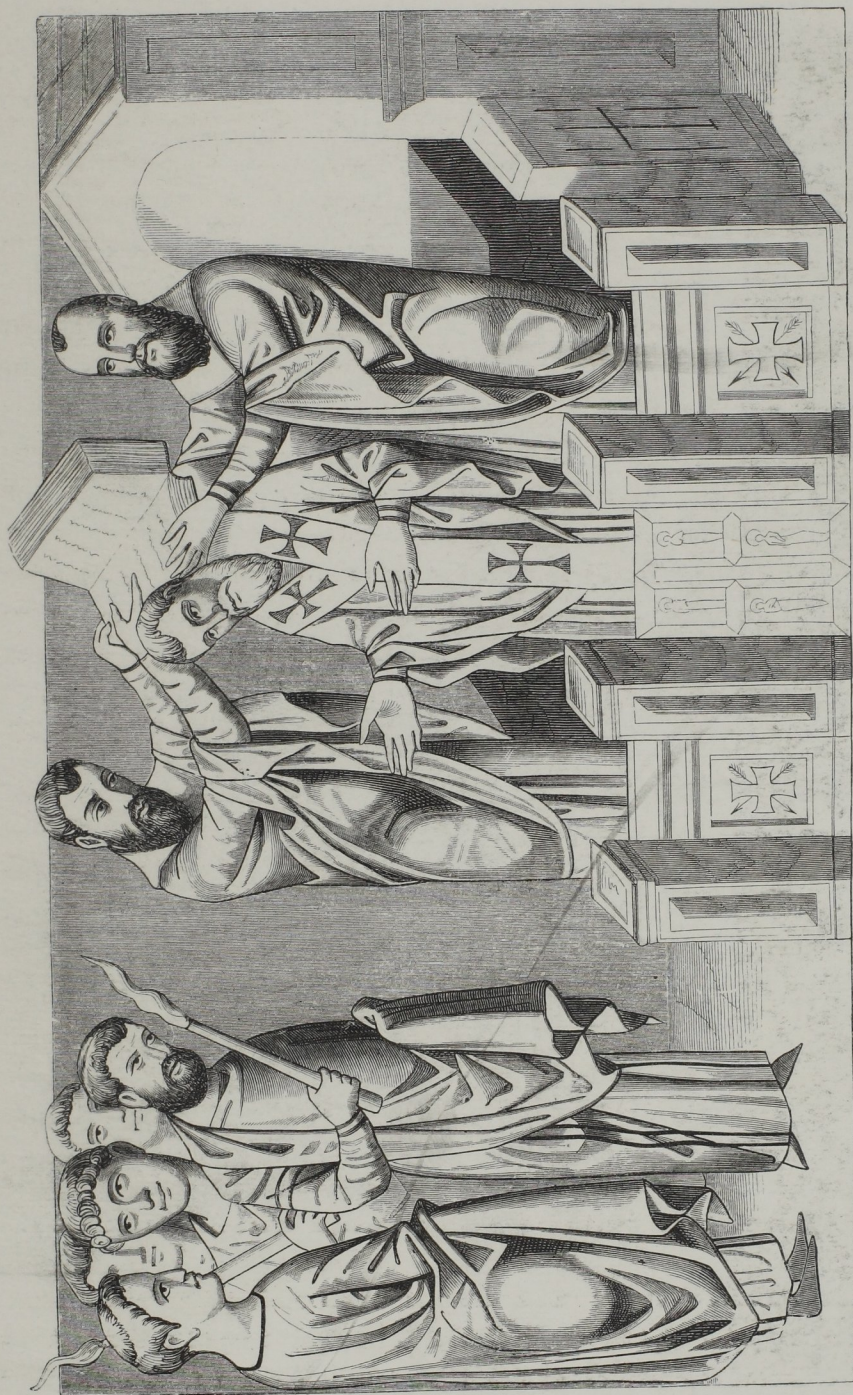


Fig. 356. — Miniature du neuvième siècle, extraite des *Commentaires* de Grégoire de Nazianze, représentant la consécration d'un évêque.  
Ms. grand in-folio de la Bibl. imp. de Paris.)





semble n'avoir pas su se détacher des croyances païennes pour illustrer les épisodes bibliques. Deux célèbres manuscrits du même temps, mais exécutés

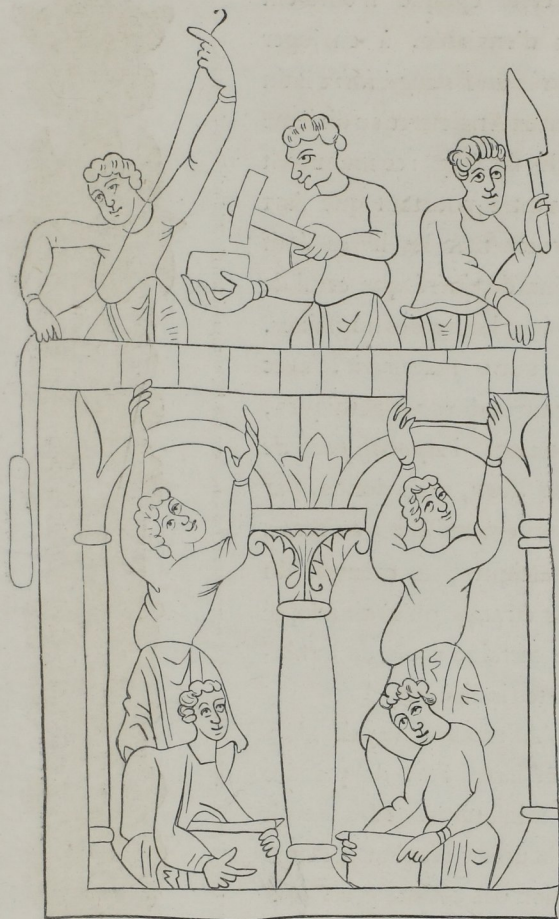


Fig. 357. — Fac-simile d'une miniature à la plume, tirée d'une Bible du onzième siècle. (Bibl. imp. de Paris.)

en France, et conservés dans la même collection, témoignent, par la roideur et l'incorrection du dessin, que l'élan excité par le génie de Charlemagne s'était ralenti : ce sont la *Bible de Noailles*, et la *Bible de Saint-Martial* de Limoges (fig. 358).

Fig. 358. — Bordure tirée de la Bible de Saint-Martial de Limoges (dixième siècle).





Fig. 359. — Bordure tirée d'un Évangélaire latin, exécuté en Angleterre (dixième siècle).

A vrai dire, s'il y avait chez nous décadence, les artistes anglo-saxons et visigothiques de cette époque n'offraient rien d'enviable, à en juger d'après un *Évangélaire* latin peint en Angleterre au dixième siècle (fig. 359) : ce manuscrit démontre pourtant que l'art d'ornementer les livres était moins dégénéré que celui de dessiner les figures humaines. Un autre manuscrit, avec peintures dites visigothiques, contenant l'*Apocalypse de saint Jean*, nous donne, par ses ornements et ses animaux fantastiques, un exemple du style étrange qu'avait adopté une certaine école de miniaturistes indigènes.

L'Allemagne voyait alors s'améliorer l'art de peindre les miniatures. Elle devait cet heureux résultat à l'émigration des artistes grecs, qui venaient à la cour germanique chercher un refuge contre les troubles de l'Orient. Le progrès accompli en cette partie de l'Europe se révèle dans le dessin des figures d'un *Évangélaire* allemand du commencement du onzième siècle,

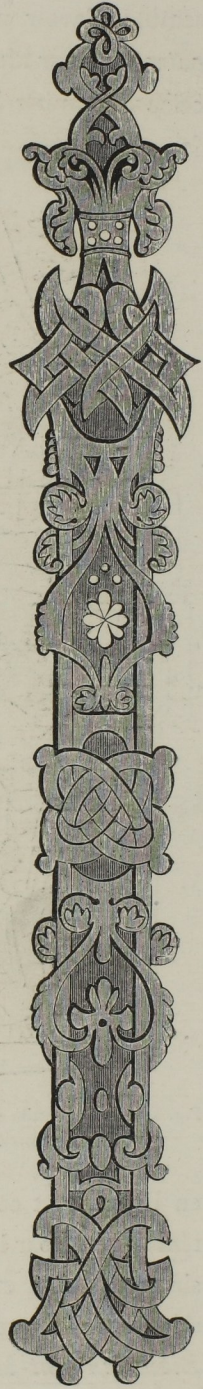


Fig. 360. — Bordure tirée d'un Évangélaire du commencement du onzième siècle, conservé dans la Bibliothèque de Munich.

dessin bien supérieur à celui de l'*Évangélique* théotisque dont nous avons parlé plus haut. La bordure dont nous donnons un fac-simile dans la figure 360, offre aussi ce caractère de progrès : elle est tirée d'un *Évangélique* du même temps, conservé dans la Bibliothèque royale de Munich.

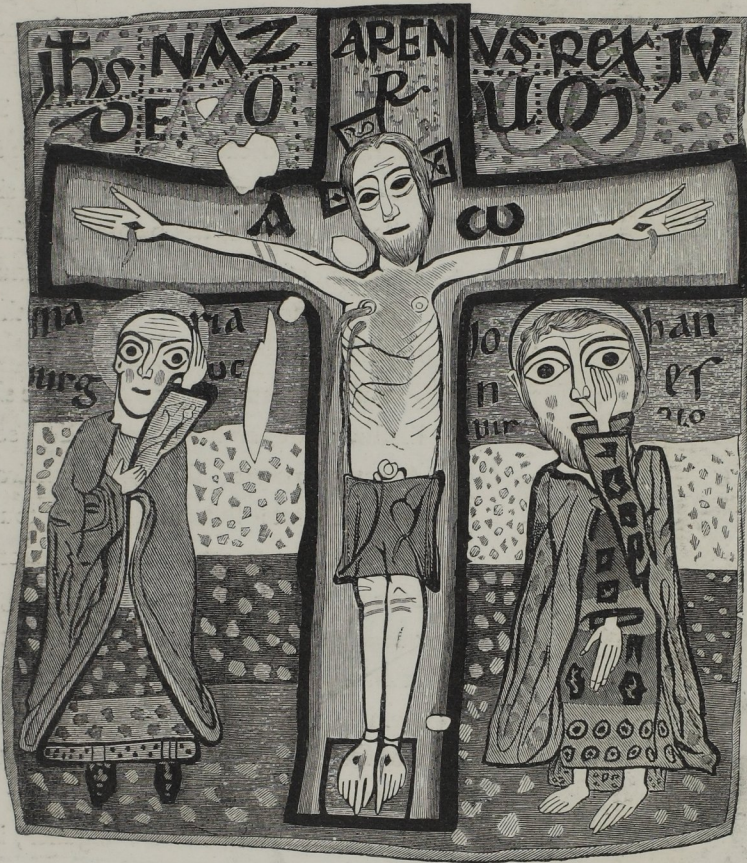


Fig. 361. — Miniature tirée d'un Missel du commencement du onzième siècle. (Bibl. imp. de Paris, n° 821.)

Mais en France, aux invasions étrangères et aux malheurs de toute sorte qui depuis la mort de Charlemagne affligeaient le pays, était venu s'ajouter la terreur de la fin du monde pour le premier millénaire qui allait s'accomplir. On fut donc occupé à toute autre chose qu'à orner des livres. Aussi cette époque est-elle une des plus pauvres en peintures religieuses ou autres. La figure 361 représente le dernier degré de l'abaissement de cet art. Rien au

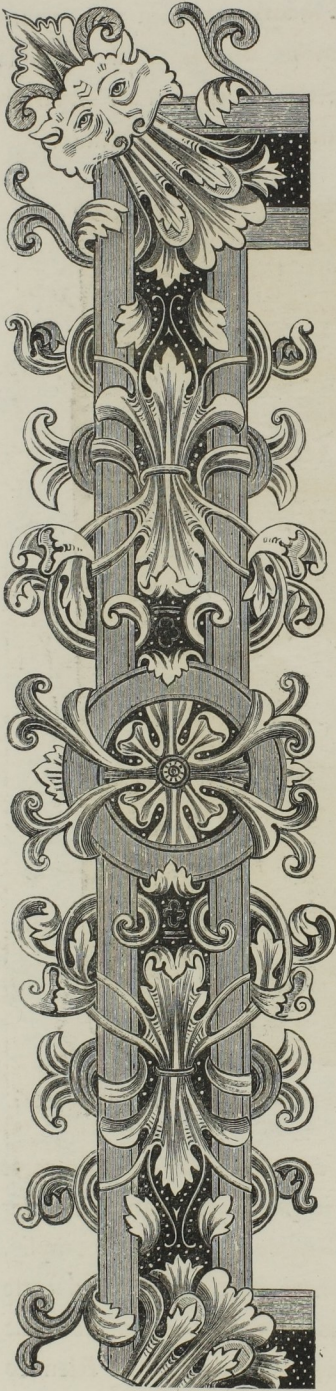


Fig. 362. — Bordure tirée du Sacramentaire d'Æthelgar. (Bibl. de Rouen.)

monde ne saurait être plus barbare, ni plus éloigné du sentiment du beau, et même de l'idée instinctive du dessin. L'ornementation, cependant, se maintient encore assez belle, quoique sous des formes très-lourdes, ainsi que le montre le *Sacramentaire* d'Æthelgar, conservé à la Bibliothèque de Rouen (fig. 362.) Toutefois la décadence semble s'être arrêtée en France vers la fin du onzième siècle, si l'on en juge par des peintures exécutées en 1060, et que renferme un manuscrit latin, portant le n° 818, à la Bibliothèque impériale.

Dans les manuscrits du douzième siècle, l'influence des croisades se fait déjà sentir. A cette époque, l'Orient régénéra en quelque sorte l'Occident dans tout ce qui touche aux arts, aux sciences et aux lettres. Plusieurs monuments témoignent que la peinture des manuscrits ne fut pas la dernière à subir cette curieuse transformation. Tout ce que l'imagination put trouver de plus fantastique était notamment mis en œuvre pour donner aux lettres latines un caractère singulier, imité d'ailleurs des ornements de l'architecture sarrasine. On appliqua même ce système aux actes publics, comme le prouve notre figure 363, représentant quelques-unes des lettres initiales du *Rouleau mortuaire* (ou lettre de mort) de saint Vital. Callot, dans sa *Tentation de saint Antoine*, n'a rien imaginé, croyons-nous, de plus

étrange que la figure où un démon monté sur Cerbère forme le jambage médial du T, pendant que deux autres diables, qui ont les pieds pris dans la gueule du premier, simulent les branches de cette lettre.



Fig. 363. — Lettres initiales extraites du Rouleau mortuaire (ou lettre de mort) de saint Vital, douzième siècle. (Archives imp. de France.)

Au treizième siècle, l'art sarrasin ou gothique domine partout. Partout les personnages prennent des formes grêles, allongées; les armoiries envahissent les miniatures; mais le coloris est d'une pureté, d'un éclat merveilleux; l'or bruni, appliqué avec la plus grande habileté, se détache sur



Fig. 364. — Bordure tirée d'un Évangélaire latin du treizième siècle. (Bibl. imp. de Paris.)

des fonds bleus ou pourpre, qui de nos jours encore n'ont rien perdu de leur vivacité primitive.

Parmi les manuscrits les plus remarquables de ce siècle, il faut citer un *Psautier* à cinq colonnes, contenant les versions française, hébraïque et romaine, ainsi que des gloses (Bibl. imp., n° 1132 bis). Il faudrait analyser la plupart des sujets peints dont ce manuscrit est orné, pour en faire ressortir toute l'importance; nous signalerons seulement des sièges de ville, des forteresses gothiques, des intérieurs de banquiers italiens, divers instruments de musique, etc. Il n'y a peut-être pas de manuscrits qui égalent celui-ci pour la richesse, la beauté et la multiplicité des peintures : il contient quatre-vingt-dix-neuf grandes miniatures, indépendamment de quatre-vingt-seize médaillons qui reproduisent divers épisodes inspirés par le texte des Psaumes (fig. 365).

On doit placer à la suite de ce *Psautier* le *Bréviaire de saint Louis*, ou plutôt de la reine Blanche, conservé naguère à la Bibliothèque de l' Arsenal et maintenant exposé au Musée des souverains, célèbre manuscrit qui porte, au folio 191, cette inscription : « C'est le *Psautier* monseigneur saint Loys, lequel fu à sa mère. » Mais ce volume est beaucoup moins riche en grandes miniatures. On y remarque, toutefois, un calendrier orné de petits sujets fort délicatement exécutés, qui représentent les travaux de chaque mois, suivant les saisons de l'année. Le caractère des peintures annonce un style antérieur au règne de Louis IX, et l'on croit, en effet, que ce livre dut appartenir d'abord à la mère du saint roi.

Il faut signaler ensuite un autre *Psautier*, qui fut réellement à l'usage de saint Louis, ainsi que le constatent non-seulement une inscription en tête du

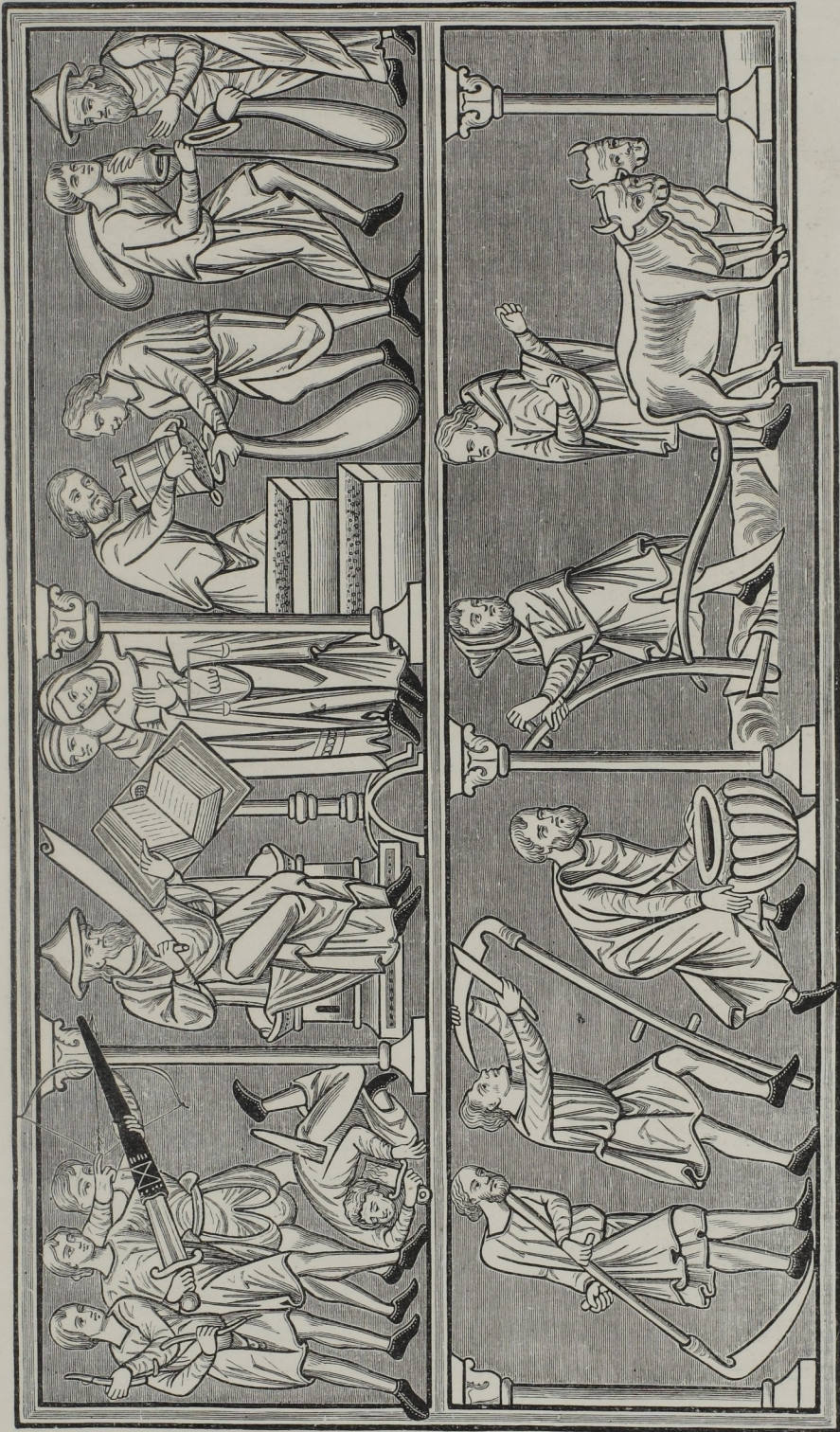


Fig. 365. — Fac-simile d'une miniature d'un Psautier du treizième siècle, représentant les travaux de la guerre, de la science, du commerce et de l'agriculture. (Bibl. imp. de Paris.)





volume, mais encore les fleurs de lis du roi, les armes de Blanche de Castille, sa mère, et peut-être même aussi les pals de gueules de Marguerite de Provence, sa femme. Rien n'égale la belle conservation des miniatures de ce volume, qui contient soixante-dix-huit sujets, expliqués par autant de légendes en français. Les têtes des personnages, bien qu'elles soient presque microscopiques, ont pourtant, la plupart, une grande expression.

Le *Livre de Clergie*, qui porte la date de 1260, ne mérite pas, à beaucoup près, autant d'attention, non plus que le *Roman du roi Artus* (n° 6963,



Fig. 366. — Fac-simile d'une miniature du treizième siècle, représentant une scène d'un vieux roman : la belle Josiane, déguisée en jongleresse, et jouant un air gallois sur la rote, pour se faire reconnaître de son ami Bewis. (Bibl. imp. de Paris.)

ancien fonds, Bibl. imp. de Paris), exécuté en 1276. Mais on doit regarder comme deux des plus beaux monuments de cette époque : un *Évangélaire* latin (n° 665 du Suppl., du même fonds), auquel nous avons emprunté une élégante bordure (fig. 364), et le *Roman du Saint-Graal* (n° 6769).

L'Italie était alors à la tête de la civilisation en toutes choses; elle avait particulièrement hérité des grandes traditions de la peinture, qui s'étaient endormies à jamais en Grèce pour ne plus se réveiller qu'en Europe.

Ici doit se placer une remarque, résultant de l'examen général des manuscrits que nous a légués le treizième siècle, à savoir, que les miniatures des livres de piété sont d'une exécution bien plus belle et plus soignée que celle des romans de chevalerie et des chroniques du même temps (fig. 366 et 367). Faut-il attribuer cette supériorité à la puissance de l'inspiration religieuse? Faut-il croire que dans les monastères seulement les artistes habiles

trouvaient une rémunération suffisante? Avant de répondre, ou plutôt pour répondre, rappelons qu'en ces temps-là les corporations religieuses absorbaient à peu près tout le mouvement intellectuel social, aussi bien que la possession effective des richesses matérielles, sinon des biens territoriaux. Tout occupés de guerres lointaines ou de querelles intestines, qui les appauvrirent, les seigneurs ne pouvaient guère se faire les protecteurs des lettres et des arts. Dans les abbayes et les couvents, il y avait des



Fig. 367. — Les quatre fils Aymon sur leur bon destrier Bayart, d'après une miniature du roman des *Quatre fils Aymon*, manuscrit du treizième siècle. (Bibl. imp. de Paris.)

frères laïcs ou laïques, qui souvent n'avaient fait aucun vœu, mais qui, esprits fervents, imaginations poétiquement ardentes, demandaient à la retraite monastique le rachat de leurs péchés : ces hommes de foi étaient heureux de consacrer leur existence entière à l'ornementation d'un seul livre de piété, destiné à la communauté qui leur fournissait en échange toutes les choses nécessaires à la vie.

Ainsi s'explique l'absence des noms de miniaturistes dans les anciens manuscrits, particulièrement dans ceux qui sont écrits en latin. Pourtant,

quand les romans, les chroniques en langue vulgaire, commencèrent à devenir de mode, des artistes de grand talent se présentèrent à l'envi pour se mettre aux gages des princes et des grands qui voulurent faire orner ces sortes de livres; mais l'anonyme que gardaient en général ces artistes laïques s'explique par cette circonstance que, le plus souvent, ils n'étaient qu'accessoirement regardés comme peintres dans la maison seigneuriale, où ils occupaient un autre emploi de domesticité; Colard, de Laon, par exemple, peintre de prédilection du duc Louis d'Orléans, avait titre de valet de chambre chez le même prince; Piètre André, autre artiste, sans doute italien, si l'on en juge par son prénom, était huissier de salle, et nous voyons ce même peintre « envoyé de Blois à Tours, pour quérir certaines choses pour la *gesine* (les couchés) de madame la duchesse », ou de Blois à Romorantin, « pour savoir des nouvelles de madame d'Angoulesme, que l'on disoit estre « fort malade ».

Certains artistes, cependant, qui prenaient alors le nom modeste d'*enlumineurs*, vivaient exclusivement de leur profession, mais en travaillant à des *tableaux benoîts* (bénits), ou images populaires, qui se vendaient aux portes des églises. Quelques autres étaient ouvriers à gages du peintre en titre des princes ou seigneurs; et l'anonyme leur était encore commandé tout naturellement par leur position subalterne, sinon par cette naïve modestie qui fut longtemps l'apanage du talent.

Au quatorzième siècle, l'étude des miniatures offre un intérêt tout particulier, à cause des scènes de la vie intime ou publique, des usages, des costumes, qu'on y voit reproduits. Les portraits *d'après le vif*, comme on disoit alors, y apparaissent, et la caricature, de tout temps si puissante en France, s'y montre déjà, avec une audace qui, s'exerçant sur le clergé, sur les femmes, sur la chevalerie, ne s'arrête guère que devant le prestige de la royauté.

Les miniatures d'un manuscrit français daté de 1313 (Bibl. imp. de Paris, n° 8504, F. L.) méritent d'être mentionnées, surtout à cause des sujets variés qu'elles représentent; car, outre la cérémonie de réception du roi de Navarre dans l'ordre de la chevalerie, on y voit des philosophes discutant, des juges rendant la justice, diverses scènes de la vie conjugale, des chanteurs s'accompagnant avec divers instruments de musique, des vil-

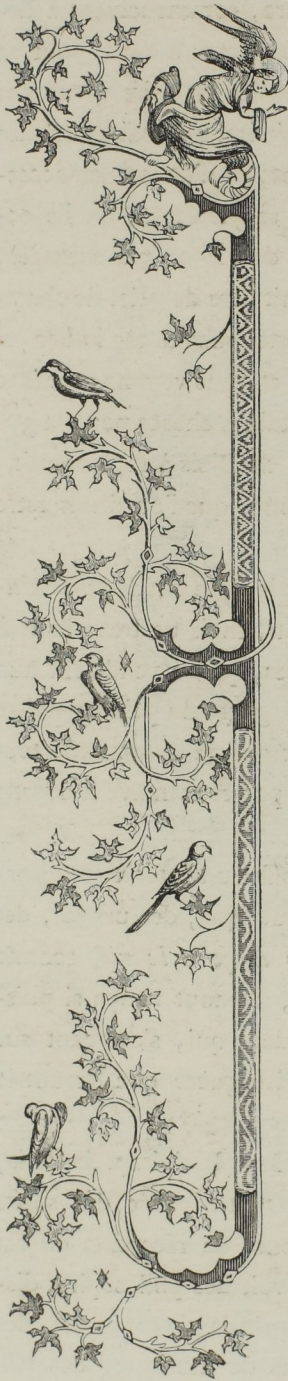


Fig. 368. — Bordure tirée des Heures de Louis de France, duc d'Anjou, roi de Naples, de Sicile et de Jérusalem (quatorzième siècle).

lagois se livrant aux travaux de la vie rustique, etc. Il faut mentionner aussi un manuscrit du *Roman de Fauvel*, dans lequel on remarque surtout la scène fort originale d'un charivari populaire, avec mascarades, donné, suivant un vieil usage, à une veuve qui convoitait en secondes nocces (fig. 369).

La période pendant laquelle Charles V occupa le trône de France est une de celles qui ont produit les plus beaux monuments de peinture des manuscrits. Ce monarque, qui fut réellement le fondateur de la Bibliothèque du Roi, aimait les livres *historiés* et il en avait réuni, à grands frais, une nombreuse collection dans la grosse tour du Louvre. Un prince du sang, que nous avons déjà signalé pour son amour excessif du luxe artistique, rivalisait avec Charles V : c'était son frère, le duc Jean de Berry, qui consacra des sommes énormes à l'achat et à la confection des manuscrits.

Sous Charles VI même, cette impulsion ne se ralentit pas, et l'art de peindre les manuscrits ne fut jamais plus florissant. La bordure tirée du *Livre d'heures* du duc d'Anjou, oncle du roi (fig. 368), en offre un exemple. On peut citer, de cette époque, le livre des *Demandes et Réponses*, de Pierre Salmon, manuscrit exécuté pour le roi et orné d'exquises miniatures, où tous les personnages sont de véritables portraits historiques, d'un travail achevé. Toutefois les chefs-d'œuvre de l'école française à cette époque se manifestent dans les miniatures de deux traductions des



Fig. 369. — Miniature tirée du *Roman de Fauvel* (quinzième siècle), représentant Fauvel, ou le Renard, qui admoneste une veuve remariée à laquelle on donne un charivari. (Bibl. imp. de Paris.)

*Femmes illustres* de Boccace (fig. 370).

En ce temps-là, deux genres nouveaux apparaissent dans la peinture des manuscrits : les miniatures en camaïeu, et les miniatures en grisaille; dans le premier genre, il faut citer les *Petites*

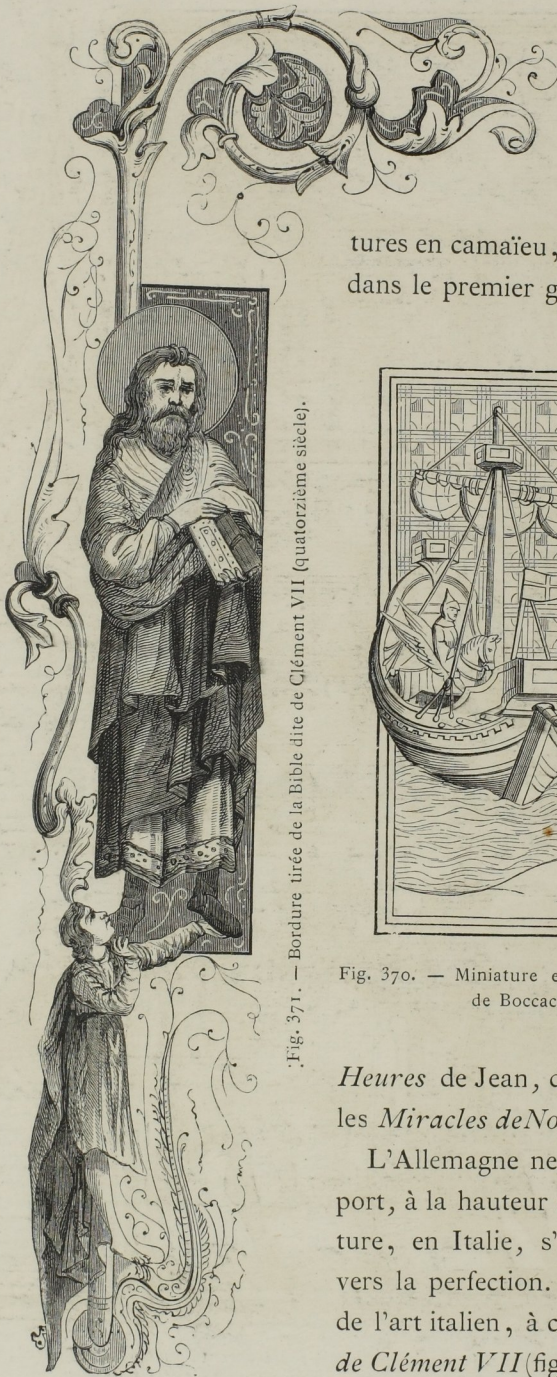


Fig. 371. — Bordure tirée de la Bible dite de Clément VII (quatorzième siècle).



Fig. 370. — Miniature extraite des *Femmes illustres* traduites de Boccace. (Bibl. imp. de Paris.)

*Heures* de Jean, duc de Berry (fig. 372), et les *Miracles de Notre-Dame*.

L'Allemagne ne s'élevait pas, sous ce rapport, à la hauteur de la France; mais la miniature, en Italie, s'acheminait de plus en plus vers la perfection. Un remarquable spécimen de l'art italien, à cette époque, est la *Bible* dite de Clément VII (fig. 371), laquelle est conservée



Fig 372. — Miniature du Psautier de Jean, duc de Berry, représentant l'Homme de douleur, ou le Christ, qui montre le signe de la croix. (Bibl. imp. de Paris.)





à la Bibliothèque impériale de Paris. Mais il en existe un plus admirable encore dans le même établissement, si riche du reste en curiosités, de ce manuscrit de l'*Institution de l'ordre du Saint-Esprit* (ordre de chevalerie fondé à Naples, en 1352, dans un repas, le jour de la Pentecôte, par Louis de Tarente, roi de Naples); c'est dans ce superbe manuscrit, exécuté par des

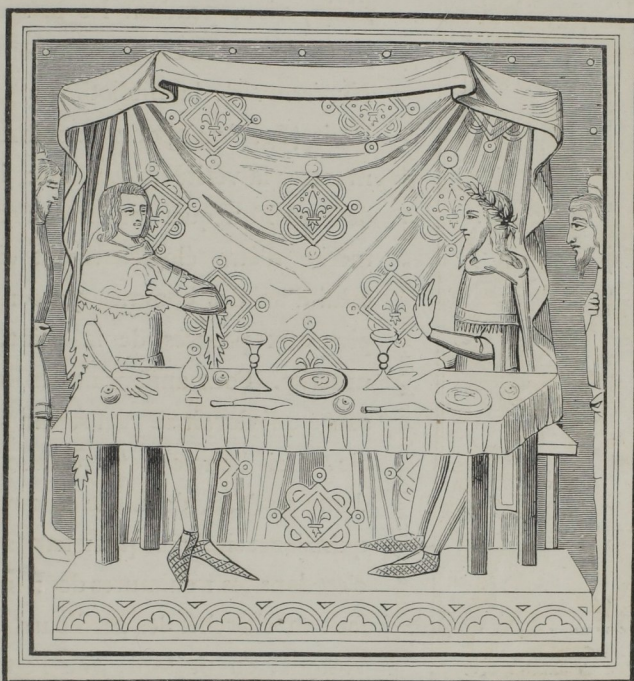


Fig. 373. — Miniature d'un manuscrit du quatorzième siècle, représentant Louis de Tarente, second mari de la reine Jeanne de Naples, instituant l'ordre de chevalerie du *Saint-Esprit*. (Bibl. imp. de Paris.)

artistes italiens ou français, que se trouvent peut-être les plus belles miniatures du temps (fig. 373); on y remarque surtout les beaux portraits en camaïeu du roi Louis et de sa femme, Jeanne I<sup>re</sup>, reine de Naples. Un précieux exemplaire du roman de *Lancelot du Lac*, qui date de la même période, se recommande à l'attention des connaisseurs par une rare particularité : l'on y peut suivre les différents travaux préparatoires des artistes en miniature; c'est ainsi que s'offrent successivement d'abord le dessin au trait, puis les premières teintes, habituellement uniformes, exécutées par l'enlu-



Fig. 374. — Bordure tirée du *Froissart*; manuscrit français du quinzième siècle. (Bibl. imp. de Paris.)

mineur; ensuite les enduits pour l'application des fonds d'or; enfin le travail réel du miniaturiste dans les têtes, les costumes, etc.

La France, malgré les troubles profonds qui l'agitèrent et les guerres extérieures qu'elle eut à soutenir pendant le quinzième siècle, vit cependant les arts du dessin se perfectionner très-sensiblement. Le beau *Froissart* de la Bibliothèque impériale de Paris (fig. 374) pourrait suffire seul à démontrer la vérité de cette assertion. Le nom de Jean Fouquet, peintre du roi Louis XI, mérite d'être élogieusement cité, comme celui d'un des hommes qui contribuèrent le plus aux progrès de la peinture des manuscrits. Tout annonçait dès lors la renaissance qui devait se réaliser au seizième siècle, et si l'on veut suivre la marche ascendante de l'art, depuis le commencement du quinzième siècle jusqu'au temps de Raphaël, c'est dans les miniatures des manuscrits qu'il faut en chercher les meilleurs témoignages. Notons, en passant, que l'école flamande des ducs de Bourgogne eut une grande part d'influence sur cet art merveilleux, pendant une période de plus d'un siècle.

L'Espagne était aussi en voie de progrès; mais c'est aux artistes italiens qu'il faut dès lors demander les œuvres les plus remarquables. La Bibliothèque impériale de Paris possède plusieurs manuscrits qui attestent l'état supérieur de la miniature à cette époque, entre autres un *Ovide* du quinzième siècle (fig. 376); mais pour trouver



Ass<sup>ns</sup> Guillaumin et C<sup>ie</sup> Paris

COURONNEMENT DE CHARLES V, ROI DE FRANCE

Miniature des chroniques de Froissart (Bibliothèque Impériale de Paris)





Fig. 375. — Miniature exécutée par Giulio Clovio, du seizième siècle, et tirée du *Paradis* du Dante, représentant le poète et sa Béatrix, transportés dans la Lune, séjour des femmes vouées à la chasteté (Ms. de la Bibl. du Vatican, à Rome.)

la plus haute expression de l'art, il faut voir un incomparable *Dante*, conservé au Vatican, manuscrit qui sort des mains de Giulio Clovio (fig. 375),



Fig. 376. — Bordure tirée d'un *Ovide*, manuscrit italien du quinzième siècle. (Bibl. imp. de Paris.)

peintre illustre, élève et imitateur de Raphaël.

Enfin, avec le règne de Louis XII, s'achève en France la complète régénération des arts. On doit toutefois, à cette époque, signaler deux écoles bien distinctes : l'une dont la manière se ressent encore de l'influence des anciennes traditions gothiques, l'autre entièrement dépendante du goût italien. Le *Missel* du pape Paul V émane de cette dernière école (fig. 378).

Cet immense progrès, qui se manifeste à la fois en France et en Italie, par des œuvres originales, semble avoir atteint son apogée dans l'exécution d'un manuscrit, justement célèbre, et connu sous le nom d'*Heures d'Anne de Bretagne* (fig. 377). Parmi les nombreux *tableaux* qui décorent ce livre de prières, plusieurs ne seraient pas indignes du pinceau de Raphaël : la figure de la vierge Marie se fait remarquer, entre toutes les autres, par une ineffable expression de douceur ; les têtes d'anges ont quelque chose de divin, et les ornements qui encadrent chaque page sont composés de fleurs, de fruits et d'insectes, représentés avec la fraîcheur et l'éclat qu'ils ont dans la nature. Ce chef-d'œuvre inimitable devait, comme une sorte de sublime testament, marquer le terme glorieux d'un art qui allait nécessairement se perdre, alors que l'imprimerie travaillait à faire disparaître la classe nombreuse des scribes et des enlumineurs du moyen âge. Il ne se raviva depuis, par intervalles, que pour satisfaire à des fantaisies plutôt qu'à des besoins véritables.

Quelques manuscrits à miniatures de la fin du seizième siècle peuvent encore être cités, notamment deux livres d'*Heures*, peints en grisaille, et



Fig. 377. — Miniature des Heures d'Anne de Bretagne, représentant l'archange saint Michel.  
(Musée des Souverains.)

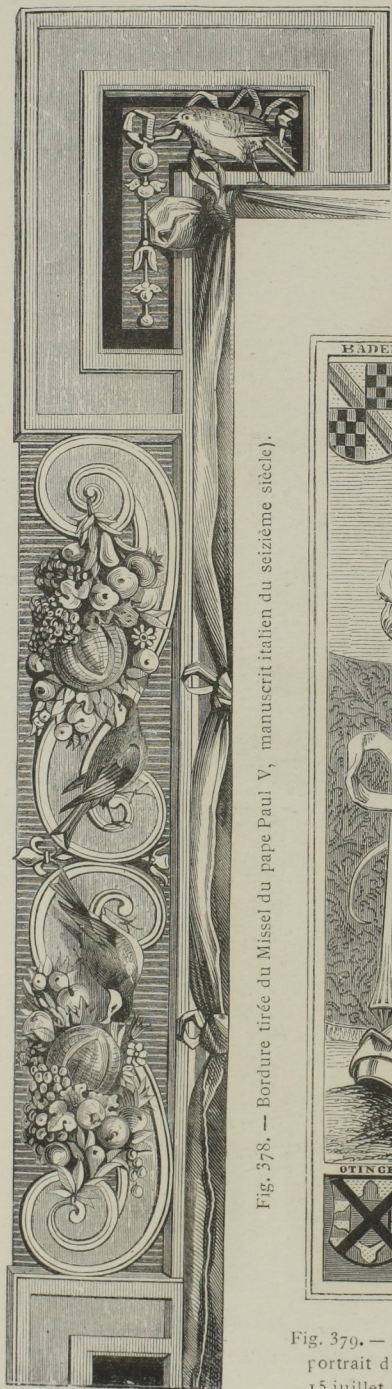


Fig. 378. — Bordure tirée du Missel du pape Paul V, manuscrit italien du seizième siècle.

qui ont appartenu au roi de France Henri II (aujourd'hui au musée des Souverains), et le *Livre de prières* exécuté pour le marquis de Bade, par un peintre lorrain ou messin, nommé Brentel, qui, d'ailleurs, n'a fait qu'y rassembler des copies de tableaux des grands maîtres



Fig. 379. — Miniature des Heures du marquis de Bade, représentant le portrait du bienheureux Bernard de Bade, mort en odeur de sainteté le 15 juillet 1458. (Bibl. imp. de Paris.)



italiens et flamands (fig. 379). Il y eut pourtant de bons miniaturistes, en France, jusqu'au dix-septième siècle, pour illustrer les manuscrits exécutés avec tant de goût par le fameux Jarry et les calligraphes de son école. La dernière expression de l'art brille, par exemple, dans les magnifiques *Heures* offertes à Louis XIV par les pensionnaires de l'hôtel des Invalides, œuvre remarquable, mais indigne cependant de figurer à côté des *Heures* d'Anne de Bretagne, que le peintre semble avoir prises pour modèle.

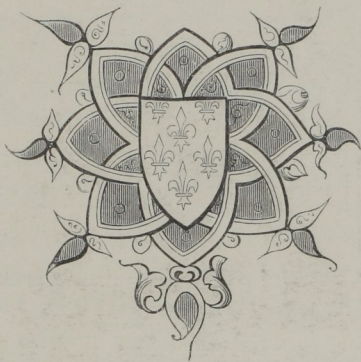


Fig. 380. — Écusson de France, tiré des ornements du manuscrit de l'*Institution de l'ordre du Saint-Esprit* (quatorzième siècle).